

FABIAN BARLOCO NIÑO

LES PIÈCES DU PUZZLE



Fabian Barloco Niño

Les Pièces du puzzle

© Fabian Barloco Niño, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0278-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Partie Une

Novembre – Décembre

- Ch. 1 L'endroit où tout le monde se retrouve.
- Ch. 2 Du thé avec deux cuillerées du sucre
- Ch. 3 Être mignon n'est pas une bénédiction.
- Ch. 4 Ses bonbons ne sont pas tous dans le pot !
- Ch. 5 C'est déductible ou pas ?
- Ch. 6 Deux plus deux ne font pas toujours quatre !
- Ch. 7 Le moment où les âmes se décident
- Ch. 8 La famille tradition.
- Ch. 9 Rien ne se brise comme un cœur.
- Ch. 10 Que cherches-tu « petit pigeon » ? /1
- Ch. 11 Ce que la vie a emporté

Premier Chapitre

L'endroit où tout le monde se retrouve.

Jeudi 1er décembre

— Virginia Hermida, je suis ravi de vous retrouver après tant d'années.

Elle ne répondit pas à Alejandro.... Le jeune homme, de trente-cinq ans, qui paraissait quelques années de plus, n'attendait aucune réponse de sa part.

Alejandro s'agenouilla et versa une larme.

Une petite souris sortit de sa poche.

Micky ! – dit-il d'un ton joyeux.

Le petit rongeur se redressa en regardant Alejandro, comme s'il s'apprêtait à l'écouter. Un réflexe que le petit animal avait appris, après de longues années passées à partager sa cellule.

— Micky, où est l'endroit où tout le monde se retrouve ? La voilà, elle, une femme de riche, et moi, un pauvre type qui voulait faire fortune comme tant d'autres, qui se retrouvent dans cet endroit.

Micky émit des petits sons. Alejandro s'éloigna pour pleurer et fouetter l'herbe avec son pied.

— Jeune homme, pourriez-vous m'expliquer ce que vous faites ici ? – demanda une femme sortie de nulle part.

Alejandro la regarda. Elle était très grande, habillée comme une « jeune fille de bonne famille », une robe sombre, boutonnée, avec des poignets et un col blanc impeccables ; austère, lisse et serré au cou d'un style presque puritain, dans laquelle il était difficile de croire qu'elle pouvait respirer. Un visage très rond avec des cheveux châtain-clair très courts, d'où émanait une expression froide, sans émotions mais gracieux, naturel, sans maquillage. Des stilettos beiges, très élégants, à bouts pointus, complétaient sa tenue.

— Pardon ? – prononça Alejandro.

— N'ai-je pas été claire ? – répondit-elle d'un ton froid et cynique – Que faites-vous sur la tombe de mon amie ?

Alejandro se retourna vers la pierre tombale de Virginia avec une moue de tristesse. Il sentit à nouveau Micky dans sa poche, l'image stricte et inquiétante de la femme l'avait effrayée.

— Je pensais que les cimetières étaient des endroits publics !

— Certes, mais pas tous. N'avez-vous rien remarqué en arrivant ?

Alejandro regarda autour de lui.

— Oui, je vois que l'entretien y est soigné... c'est pour les gens riches. Une façon très originale d'enterrer les morts, non pas dans de tristes mausolées, mais sous de magnifiques monticules de pelouse – répondit-il sur un ton cynique afin de marquer son désintérêt.

— Je vais clairement vous expliquer une chose – dit-elle en reprenant son souffle et faisant une pause – Voici la tombe de Virginia Hermida ; Savez-vous qui elle était, au moins ?

Alejandro baissa la tête.

— Non, je ne l'ai jamais rencontrée, du moins de son vivant. – dit-il tristement.

— Je m'en doutais. C'était une femme bien, mariée à un grand policier très respecté par notre communauté, elle était avocate en Droit du Travail, une des meilleures, elle s'occupait exclusivement des cas de salariés qui n'avaient pas les moyens de payer leur défense. Elle était en charge du plus grand réseau de bénévoles existant dans ce pays. Elle était aimable, simple, bien élevée... une belle personne... – Elle lui expliquait tout ça comme si elle récitait une leçon – jusqu'au jour où elle fut assassinée, brutalement et sans pitié, par quelqu'un complètement asocial, méprisant tout et tout le monde, et que rien ne dérangeait d'en faire à sa guise, sans même arriver à ses fins– conclut-elle en fixant un regard de haine sur Alejandro.

— Tout ce que vous dites n'est pas exact, Madame.

— Pour quelle raison êtes-vous venu ?

— Je ne vous dois aucune explication – répondit-il en se relevant et lui faisant face. Son corps trapu était presque de la même hauteur que celui de cette femme – j’ai mes raisons.

— Tout va bien ? – s’écria un des gardes du cimetière en voyant la scène.

— Tout va bien Andrew. – répondit la femme – Monsieur partait.

Alejandro la fusilla d’un regard haineux. Il se tourna pour regarder la sépulture et s’agenouiller une dernière fois. Puis il se releva et s’éloigna, sans un regard.

Le départ du train fut ponctuel à 16h14.

Alejandro Nieves, trente-cinq ans, qui était entré en prison à dix-huit ans, était sorti la veille, après dix-sept longues années d’enfermement. Condamné pour le meurtre de la femme la plus gentille du monde, c’était peu dire qu’il avait été traité comme s’il s’agissait d’une bête sauvage. Dix-sept longues années de passages à tabac dans la cour de la prison, par des gardiens et d’autres détenus, suivis en général de détentions pendant des semaines, pendant des mois, en solitaire jusqu’à la moindre sanction, ils ont fait de son passage en prison un enfer, et lui, d’une petite souris, Micky, sa meilleure amie.

Une fois sorti de prison, il se rendit immédiatement à Green Town, d’abord pour rencontrer cette femme pour laquelle il avait été condamné, et aussi parce que c’était sa ville natale. Il avait eu la fantaisie de retourner à la maison de ses parents pour y passer du temps, mais ses parents lui avaient fait comprendre, à leur manière, qu’ils ne le supporteraient pas plus d’une nuit. Il avait aussi pensé retourner chez ses amis, "comme avant", mais apparemment, il était reconnu pour être le psychopathe du village qui avait assassiné et découpé une femme merveilleuse... et personne ne voulait être vu avec ce fou. Après une telle réputation, impossible de trouver du travail...

Avec les deux cents billets qui lui restaient, il avait une autre option : retourner tenter sa chance à la capitale, Ciudad Arroyos. Pour une raison précise, il y a dix-huit ans, il avait décidé d’émigrer à Ciudad Arroyos et, pour des raisons bien différentes aujourd’hui, il prit à nouveau la même décision. Bien que le trajet

coûtât cent cinquante billets, cela lui laisserait tout juste de quoi manger... Il n'envisageait pas le gîte. En y réfléchissant bien, il ne l'aurait pas non plus dans sa ville natale... Donc, à 16 h 12, il monta dans le train pour retourner dans cette ville si pastorale qu'était Ciudad Arroyos.

Le train ouvrit ses portes à 17 h 14. Comme toujours, l'avalanche de gens allant d'un endroit à un autre, s'éparpillant dans tous les sens, pressés, ayant peut-être de la famille qui les attendait. Alejandro resta immobile, en pensant, que lui aussi, il aurait tellement aimé être attendu ! Ou, du moins avoir un endroit où aller... Il avait voulu exactement la même chose la première fois, et encore aujourd'hui c'était impossible... Alejandro soupira.

— Micky, – murmura-t-il.

La souris fit un léger bruissement.

— Tu sais, il n'est jamais trop tard, je ne suis plus le garçon naïf et étourdi comme la première fois. Cette fois-ci, tout ira bien – dit-il en souriant.

La souris émit un cri qui aurait pu être assimilé à de la joie. Sans doute, après dix-sept ans ensemble dans cet enfer, ils avaient appris à se comprendre. Il devinait quand son amie avait faim, quand elle était triste, heureuse ou quand elle avait juste besoin d'une petite caresse, et aussi surprenant que cela puisse paraître, il lui semblait qu'elle comprenait ses sentiments.

Il attrapa le seul bagage qu'il possédait, un sac à dos déchiré et vide, qu'il passa par-dessus son épaule et se dirigea vers la sortie.

— Monsieur, – l'interpella très aimablement une contrôleuse – je ne peux pas vous laisser passer.

Alejandro la regarda très surpris. Il s'était précipité hors du train, plongé dans ses pensées, et cette femme l'avait ramené brusquement à la réalité.

— Mais pourquoi ? – dit-il surpris. Il détestait penser que son passé de prisonnier pouvait lui fermer les portes de ce qui était pour lui la meilleure ville de toutes : sa chère Ciudad Arroyos. Mais ça ne pouvait pas être le cas, car il ne lui avait même pas présenté sa carte d'identité.

— Votre jambe saigne.

Alejandro baissa les yeux... En effet, il avait une blessure, légère mais qui saignait... la déchirure de son vieux jean ne laissait pas le moindre doute qu'il s'était accroché sans s'en apercevoir aux barres des tourniquets qui étaient dans un état de négligence qui les rendait assez dangereux, ou peut-être un autre truc tranchant par lequel il passa sans se rendre compte. Apparemment, il était encore un peu distrait.

— Pas de problèmes, ce n'est pas grave – répondit Alejandro.

— Si, ça l'est ! – dit la fonctionnaire en s'interposant sur son chemin – vous ne le savez peut-être pas mais le pays est en alerte sanitaire. Je ne peux pas vous laisser passer avec une blessure ouverte, nous avons déjà appelé une ambulance qui va venir vous chercher.

Les ventilateurs de l'hôpital tournaient lentement.

— Micky – murmura-t-il – tout un cirque pour pas grand-chose ! – dit-il en regardant la compresse qui recouvrait sa blessure, avec résignation. Il chercha son portefeuille, il ne lui restait plus que dix billets... en considérant le coût du trajet en ambulance et les soins médicaux... Son regard se perdit tristement vers l'autre bout du couloir : il pleuvait.

La souris sortit de sa poche.

— Micky, reviens ! – dit-il en la poursuivant.

Les couloirs de l'hôpital étaient presque vides, et heureusement, les gens qui s'occupaient de leurs affaires n'avaient pas remarqué le petit animal qui passait sous leur siège.

— Je t'ai attrapée ! – dit-il, en la remettant dans sa poche.

— Lève-toi ! – dit une voix de femme.

Alejandro tourna la tête pour voir d'où venait la voix.

— Non – cria la voix d'un garçon qui avait un ton désespéré.

— Dylan, ce n'est pas une question, c'est un ordre !

— Je ne me lèverai plus jamais... pour quoi faire ?

— Dylan, lève-toi. – lança Alejandro, qui venait de s’approcher en assistant à la scène.

Un jeune homme, trop musclé pour sa petite taille, avec un air désabusé de la vie.

— Allez, donne-moi ta main, – insista Alejandro en lui offrant la sienne.

Dylan le regarda perplexe.

— Je ne peux pas, – répondit-il d’un ton très grave, digne d’un bon orateur.

— Si, tu le peux, tu le sais mieux que moi, – dit Alejandro gentiment mais fermement.

Il était habillé avec un jogging de sport d’une grande marque, un t-shirt de l’équipe de rugby de la ville, qui semblait être celui porté par les joueurs de l’équipe des jeunes. Ce Dylan ne semblait pas avoir plus de vingt ans.

— Je suis déjà mort. – dit-il en baissant la tête.

— Mon garçon, alors laisse la mort t'attraper debout, viens ! – Il lui tendit à nouveau la main

— Il vaudrait mieux qu’il soit mort, – rétorqua la femme.

— Que dis-tu ?

— Il est en colère parce qu’il est gay – expliqua la femme.

Alejandro tourna la tête pour la regarder ; jusque-là, il n’avait pas fait attention à elle, et en la voyant, il ressentit un frisson... il la reconnut. Surpris par la situation déconcertante, et par discrétion, il ne dit rien.

— Maman, arrête de le dire à tout le monde, – continua Dylan, embarrassé.

— Il n’y a rien de mal, mon fils.

— Bien sûr, que si !

— Bien sûr que non, – répondit calmement Alejandro.